

# Garder au coeur le désir de l'été

Dans le poème *Les Justes*, mis en épigraphe de ce beau livre qui porte pour titre *Garder au cœur le désir de l'été. Récits de réinventions de soi*, Jorge Luis Borges, évoque tous ces hommes et ces femmes qui illustrent, avec leurs petits gestes de la vie quotidienne, que la vie tient plus aux bonheurs fugaces et parfois infimes, qu'à un quelconque Bonheur tout fait, idéal et à atteindre un jour. Le poème est constitué par une énumération belle et délicate, de par sa simplicité, des actions de ces hommes et ces femmes ordinaires qui, en les réalisant, persistent à croire, s'acharnent à vivre et, sans le vouloir, sans le savoir, assurent pourtant la continuité du monde. « Tous ceux-là, qui s'ignorent, sauvent le monde », dit le dernier vers, dans la traduction qui nous est proposée. Dans la version originale en espagnol, en fait, l'action se réalise dans un présent qui persiste à se rendre présent : « Ces personnes, qui s'ignorent, sont en train de sauver le monde » (« *Esas personas, que se ignoran, están salvando el mundo* »). À l'instant même que nous vivons, au moment même où nous lisons ce livre ou écrivons ces mots, des êtres – inconnus de nous et sans le savoir eux-mêmes – sauvent et nous sauvent le monde.

Et s'ils venaient à disparaître ? Et si ces hommes et ces femmes ne correspondaient pas aux trente-six *Tsadikim* – les « justes cachés » que certains critiques ont voulu voir dans le poème de Borges – mais à des présences en nous, aux personnages d'un théâtre plus intime, plus privé, qui parfois quittent la scène et disparaissent ou s'égarent, se taisent en tout cas, ne disent plus leur texte et ne répondent plus à notre appel ? Et s'ils devaient nous manquer douloureusement jusqu'à nous laisser esseulés, plongés dans ces états où celle ou celui qui nous manque le plus ce n'est pas tant l'autre que nous-mêmes ? Qu'advient-il de chacun de nous lorsque ces « justes » sont introuvables et c'est justement ce goût de l'instant et de l'éphémère qui vient à disparaître, quand nous restons échoués sur les rives du temps et ne pouvons que nous limiter à le voir passer, sans nous ? De quelle plage peut nous venir alors ce « presque rien » qui « sonne l'éveil et souffle l'élan » (p.142), lorsque nous perdons jusqu'à la capacité de nous réinventer et quand nous mesurons combien une telle disposition nous manque et combien nous faisons appel à elle, chaque jour, sans le savoir ?

Ce livre collectif, sous la direction d'Évelyne Chauvet, Laurent Danon-Boileau et Jean-Yves Tamet, ne propose pas des réponses toutes faites à ces questions essentielles, mais une succession de témoignages, de récits de vie qui disent à la fois les temps sombres – voire la noirceur – qui peuvent accabler tout un chacun, et le caractère minuscule, léger et souvent inattendu de ce qui, depuis la rive de la vie, va nous faire signe, nous animer et, parfois, oui, nous sauver le monde.

Ils partent du constat suivant :

« *Par instants, la vie, ses coups ordinaires ou extraordinaires, entame notre foi dans le jeu, le rêve ou la poésie. Et lorsque la catastrophe traumatique nous accable, de quelles ruses disposons-nous pour demeurer vivants ? Au demeurant, ce n'est pas toujours l'épreuve de l'inhumain, ou du désespoir qui en est cause. Pourtant nous durons, nous avons duré. Malgré tout. Jour après jour. Et pas seulement par méconnaissance. C'est le mystère obstiné de cette lutte contre le jet de l'éponge, et la redécouverte des plaisirs infimes du quotidien dont les textes ici rassemblés portent témoignage.* » (p.11). Pas d'héroïsmes donc, pas de « pose aristocratique et guerrière ». Il ne sera question dans ces pages « que » de la capacité à renouer avec le rêve, le jeu, la création et la vie ordinaire, lorsque cette dernière a perdu ses couleurs, ses saveurs, ses pulsations, ses senteurs, sa musique.

Vingt-cinq auteurs vont faire part aux lecteurs d'un moment de leur vie où ils ont pu « d'abord perdre puis voir renaître ce plaisir particulier qui mobilise l'intérêt pour l'éphémère. On mesure

*alors l'obstination d'Éros – laquelle peut aussi avoir pour nom l'entêtement à vivre. »* (p.11). Les auteurs sont psychanalystes pour plus de la moitié, dont parmi d'autres Catherine Chabert, les directeurs-éditeurs et Julia Kristeva qui écrit la Préface, mais aussi écrivain(e)s, psychiatres, cinéastes, artistes, poètes, enseignantes, historien, art-thérapeute, linguiste, danseuse... Après l'introduction et la Préface, que Kristeva intitule « L'obstination de la beauté », les textes s'inscrivent et s'ensuivent dans cinq parties : « Temps estival », « Arabesques des signes », « Présence du corps », « La chair de la Musique » et « Pénombre du regard ».

Les « récits de réinvention de soi » sont ici aussi divers et variés que le sont leurs auteurs. Le lecteur aura ainsi la chance de pouvoir trouver, dans cette très grande diversité, ceux et celles qui lui seront les plus proches. Certains correspondront plus à sa sensibilité personnelle. D'autres évoqueront une histoire qui lui apparaîtra plus proche de la sienne. D'autres auront trouvé un style qui apparaîtra au lecteur en mesure de rendre mieux compte de ces expériences si intimes, si personnelles et pourtant si proches. Quelques-uns, enfin, se proposeront, de près ou de loin, en tant que compagnons de route éventuels, que l'on aurait déjà croisés ou le pourrait encore.

Lorsque la vie se tait, s'évanouit ou s'éloigne, la naissance – ou la renaissance – peut advenir de manière spontanée ou requérir une rencontre : « un évènement extérieur ou interne peuvent mobiliser à nouveau une dynamique telle qu'elle donne à un jour morne sa clarté, à un chant éteint sa charge vivante de rêverie et de poésie, à une vie que l'ennui a décoloré une tension qui lui restitue sens » (p.134). « Pourtant, – poursuit Annie Gutmann – le mouvement de la vie, de la pulsionnalité peut jaillir, spontanément ou quand, il aura fallu, parfois, qu'un autre – maître de chant, autre musicien, psychanalyste... ou un « autre gardé en soi » – sonne l'éveil et souffle l'élan. » (p. 142).

Un *écrivain* peut être cet « autre », ce « camarade inattendu » (p. 26) que l'on rencontre au milieu de « la noirceur dont on se défend en vain » (p.19) et qui devient soudain un ami inespéré. Le livre nous en donne plusieurs exemples. Pour Patrick Autréaux, c'est Nabokov qui lui fera entendre à nouveau une voix dans un lieu de soi qu'il sentait avoir trop négligé, une voix qui le portera désormais (p. 25) : « Il y a des êtres et des écrivains qui vous enferment, vous inhibent, d'autres qui vous écrasent ou volent trop haut, et puis certains qui vous ramènent à la surface de l'eau où miroite votre joie de survoler et pénétrer, sans être piégé par elles, les profondeurs » (p. 26). Pour Jean-Yves Tamet, c'est le Camus de Noces à Tipasa et le Baudelaire de Spleen qui viendront à sa rencontre lors d'un de ces télescopages qui nous bouleversent, lorsque l'Histoire avec sa violence aveugle s'entrecroise avec l'histoire personnelle et les peurs de l'enfance. Il s'agit alors, comme il le note, de « Se souvenir, se rassembler et remettre en place une cohérence défaite. » (p. 65).

Pour d'autres, c'est par un *maître de chant* que le miracle adviendra. « La voix qui porte le chant ne cesse de confronter au temps, à la vie, à la mort. La voix même est soumise à ce cycle : vient l'instant où la voix, les mots, le son, ont été. Et ne sont plus. Ou plus comme on les avait pensé être. Elizabeth Söderström fut, pour ses bienheureux élèves et auditeurs, un passeur entre univers : du réel et du fantasmatique, du visible et de l'invisible ; entre les mondes de l'absence et de la présence » (Annie Gutmann, p. 143).

La révélation peut aussi venir, nous dit Anne Maupas, au milieu de l'été et d'une « maladie inattendue et sournoise » (p. 37), de la sagesse simple et profonde de la fille adolescente qui, du haut de ses quatorze ans et séparée de sa mère pendant les vacances, lui lance cette phrase : « Tu nous manques, mais c'est bien quand même ! ». Une invitation à revisiter sa propre adolescence, lorsqu'elle rêvait « sa propre vie loin de sa mère » et « se souvient aussi d'avoir fait l'expérience profonde que du manque peut naître vibration et plaisir. » (p. 39). Pour Laurent Danon-Boileau, la possibilité du changement s'incarne dans la rencontre ou la retrouvaille de la jeune fille qui récupère le petit carnet perdu, sur lequel il avait noté la liste « des noms des objets concrets que

(sa) mère aurait pu regarder avant de (le) regarder (lui) » (p. 174). Cette mère disparue depuis des lustres et dont le regard sur lui était disparu de sa mémoire. « Oui, elle était bien là, la source de ma mélancolie. Faute de pouvoir doter les yeux de ma mère d'un regard je n'y lisais plus le moindre souvenir de moi-même » (p.174).

Pour d'autres, enfin, c'est le *psychanalyste* qui se révélera passeur.

Évelyne Chauvet nous partage ses réflexions à propos de la cure d'Ann, qui cherche son père, qui cherche sa mère, qui en rêve et qui en rêve encore et dont le silence dit peut-être la solitude et l'abandon. Mais : « La vie est obstinée, elle parle beaucoup avant de dire son dernier mot, si on veut bien l'entendre, même quand on la croit injuste et cruelle. » (p. 167). Et parfois il suffit de si peu : « *Un rien qui bouge et tout est changé...* Jolis mots de Christian David, un psychanalyste si poète, ou le contraire peut-être... » (p. 164).

Catherine Chabert nous permet d'approcher l'expérience de la cure d'une jeune fille et nous invite à entrer dans l'intimité de la relation entre patiente et analyste. C'est la scène du transfert qui se déploie dans ses différentes ouvertures, avec la manière si juste qu'elle trouve pour le dire justement ce transfert : les mouvements qui animent les différents moments de l'analyse, du côté de la patiente et du côté de l'analyste, dès le début de la cure, après une effroyable tentative de suicide ; les interventions chirurgicales à répétition ; la dissociation entre son corps et sa pensée ; le temps qui passe et tisse ses liens malgré tout ; le premier rêve avec son analyste ; le sentiment d'une trop grande proximité et le trop grand besoin de la tendresse d'une femme ; la possibilité de « se sentir vivre dans son désir pour un homme » (p. 106) et les nouvelles tentatives de suicide... Jusqu'à la survenue de cette formulation énigmatique : « Elle m'a dit : « il y a des moments, que je sois seule ou avec d'autres c'est pareil, je ne suis pas, je ne me sens pas. Alors *j'inexiste*, oui, c'est ça le mot qui convient, *j'inexiste* » (p.106). L'analyste devint par la suite, elle aussi « une femme insuffisante et impuissante. (...) L'idéalisation – si forte et si paralysante dans le transfert – commençait à être rudement mise à l'épreuve. Mais de façon concomitante, la jeune femme put se dégager de l'aliénation mortifère qu'implique une telle idéalité » (p.107). L'idée du suicide, tout d'abord précieuse et non partagée, devint gênante : « Je pourrai vous parler complètement quand je l'aurai complètement abandonnée, dit-elle. Peut-être que je pourrai renoncer à cette idée quand je pourrai la remplacer par celle de mon père et ma mère heureux ensemble, juste quelques minutes » (p.108). Et puis, un dernier rêve rapporté, où on croit penser à la mort, alors qu'Éros y court toujours : « dans la reconstruction d'une histoire d'amour restée trop longtemps sans mots, l'inscription de "*J'inexiste*", à la fois clair et énigmatique, sombre et lumineux, joue de l'opposition – ou de l'équivalence – entre l'affirmation et la négation, le plaisir et le déplaisir, l'être et non-être. Une nouvelle vie » (p.108).

Une nouvelle vie. Une histoire unique s'écrit, se réécrit, à chaque fois, dans la relation entre patient et analyste. La place du transfert y apparaît centrale. Mais cela advient aussi ailleurs que dans l'analyse. Dans les différents et très divers « récits de réinventions de soi » qui conforment ce livre, l'enfant, l'expérience des retrouvailles et la mise en mots occupent souvent une place essentielle. Pour chacun de ces récits, la phrase bien connue d'André Breton au début de *L'amour fou* aurait pu apparaître en exergue : « C'est comme si je m'étais perdu et qu'on vînt, tout à coup, m'apporter de mes nouvelles ». L'image du transfert. Ouvrir l'espace et l'histoire à la rencontre de l'autre, à la rencontre du monde, pour que des manières nouvelles d'y vivre puissent advenir.

Je laisse à Évelyne Chauvet, Laurent Danon-Boileau et Jean-Yves Tamet le mot de la fin : « Tous les textes de ce livre avaient été rassemblés en décembre 2019. Les événements que nous traversons depuis le début de l'année 2020 leur donnent un relief singulier. Ils soulignent, finalement, la diversité des ruses d'Éros. Et notre résistance insoupçonnée à *garder au cœur le désir de l'été !* »